

# Entretien avec Claude Gutman,

auteur, directeur de la collection **Page blanche**

chez Gallimard Jeunesse

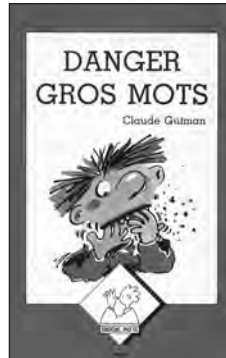
et de la collection **Fiction** au Seuil Jeunesse

**Annick Lorant-Jolly** : Cher Claude Gutman, les années 1980 auxquelles nous consacrons ce dossier, ont vu, entre autres, émerger une véritable littérature pour les adolescents en France. Vous avez largement contribué à ce mouvement de développement de la création littéraire pour ce public puisque vous avez été d'abord directeur de la collection « Page blanche » chez Gallimard Jeunesse avant de créer la collection « Fiction » au Seuil. Vous avez aussi poursuivi, en parallèle, une carrière d'écrivain pour adultes et pour la jeunesse mais nous nous attacherons aujourd'hui plutôt à votre travail d'éditeur. Revenons donc sur ces années 1980 et sur votre parcours dans le monde de l'édition jeunesse. Je crois savoir que vous avez été un étudiant très engagé dans les combats de Mai 68. Ensuite vous avez été professeur de Lettres, tout en vous lançant dans l'écriture pour les adultes. Et puis vous avez publié en 1983 chez Bordas, dans cette belle collection qui s'appelait « Aux quatre coins du temps », votre premier roman pour la jeunesse, *Toufdepoil*, qui a été très remarqué et qui est devenu un grand classique de la littérature pour les enfants. Vous avez continué avec *Pistolet-souvenir* en 1984, et *Danger Gros mots*, illustrés par Pef, en 1986. Comment s'est fait pour vous ce saut de l'autre côté de la barrière, du côté de l'édition, comme directeur de la collection « Page blanche » qui avait été créée, en 1987 par Geneviève Brisac ?

**Claude Gutman** : Il faut faire une petite marche arrière : la première collection que j'ai créée, c'est chez Syros : « Croche-Patte ». Et remonter encore un peu avant. J'avais écrit un livre, *Danger Gros mots*, illustré par Pef, que nous avons proposé chez Gallimard entre autres, mais tout le monde nous disait « C'est un livre qui dérange trop, ce n'est pas possible ». Et ainsi je suis arrivé un jour chez Syros où j'ai été reçu par Catherine Teissandier. Elle a lu mon manuscrit et a accepté de le publier, sans réserve ! Un peu plus tard Catherine m'a expliqué qu'ils allaient créer une collection pour enfants, « Croche-patte », et m'a proposé d'en prendre la direction. J'ai accepté parce que c'était extrêmement intéressant : comment faire lire des adolescents qui ne savent pas bien lire ou qui n'aiment pas lire ? Il faut dire



*Toufdepoil*, ill. Pef, Bordas, 1983 (Aux quatre coins du temps)



*Danger gros mots*, ill. Pef, Syros, 1986 (Croche-Patte)



Thierry Lenain, ill. R. Slocombe : *Un pacte avec le diable*, Syros, 1988 (Croche-Patte)

qu'à l'époque les éditeurs jeunesse ne proposaient rien qui soit vraiment destiné à ce public-là. Ma démarche, pour cette collection, a donc consisté à choisir des livres très courts, à l'écriture et à la construction simples, mais qui traitaient de sujets qui les intéressaient. Parce que donner directement à lire *Le Grand Meaulnes* à un gosse des cités relève de la folie pure. J'y ai publié le premier roman de Thierry Lenain, *Un Pacte avec le diable*, le premier de Gudule... autrement dit d'auteurs alors totalement inconnus.

J'avais fait le pari de prendre aussi des livres d'auteurs déjà reconnus dans l'édition jeunesse. Ainsi j'ai sollicité Jacqueline et Claude Held, Christian Poslaniec – qui commençait à écrire – Denis Langlois, Didier Cohen – qui a écrit *Pour une poignée de Chamallow*, un roman vraiment très bien – Romain Slocombe – *Les Évadés du bout du monde* –, Brigitte Smadja, Isabelle Durousseau – *Rosaloché la moche* et *Bye bye Maman* –, etc. Voilà ce qu'était la collection « Croche-Patte » pour les adolescents.

**A.L.-J. :** *Un pacte avec le diable* est une œuvre qui a traversé le temps et les générations...

**C.G. :** Oui, mais ce livre est représentatif de la nouveauté des thèmes qui étaient abordés, jusqu'alors interdits : on y parlait de la drogue, du monde d'aujourd'hui. Cette collection a continué mais il y avait des tensions internes chez Syros, c'était difficile, même si je continuais, en parallèle, à écrire mes bouquins tranquillement. Et un jour, je suis allé rencontrer Pierre Marchand qui m'a invité au bar du Pont-Royal et m'a fait un grand cours sur l'édition, je lui ai dit alors que j'avais envie de quitter Syros. Sans aucun lien de cause à effet, quelque temps après, j'ai reçu un coup de fil de Geneviève Brisac qui me proposait d'écrire un livre pour « Page blanche ». Je trouvais que c'était une très belle collection ; j'ai accepté. Trois mois plus tard je lui ai livré *La Maison vide* et elle m'a expliqué que ce ne serait pas elle qui ferait le suivi de l'édition puisqu'elle s'en allait à L'École des loisirs. Je lui ai donné le manuscrit en septembre 1990 et elle a dû partir le 1<sup>er</sup> octobre. Quant à mon roman il a eu un succès immédiat...

Geneviève avait laissé pour une année de projets engagés et puis, au bout de cette année-là, Pierre Marchand m'a proposé de prendre la suite comme directeur de « Page blanche ».

**A.L.-J.** : Cette collection avait déjà, en trois ans, affirmé un certain nombre de partis pris esthétiques – Je pense à ce format allongé, aux couvertures signées par Yan Nascimbene, à la mise en pages des textes – et de partis pris littéraires.

**C.G.** : ... et aussi des partis pris thématiques qui me convenaient parfaitement. Le seul conflit, au début, a porté sur la liberté de mes choix. Je devais les faire valider.

**A.L.-J.** : Par un comité de lecture ?

**C.G.** : Non, mais il y avait une instance de contrôle, jusqu'au moment où j'ai dit à Pierre : « Écoute c'est simple, soit j'ai la direction et la signature, soit je m'en vais ». À partir de ce moment-là, j'ai vraiment eu le rôle d'un directeur littéraire, c'est-à-dire de quelqu'un qui est entièrement responsable – et comptable – de ce qu'il publie.

**A.L.-J.** : J'ai retrouvé le communiqué de lancement publié par Gallimard Jeunesse : « Conjuguer l'exigence littéraire et la force, l'impact de romans vivants et actuels qui parlent aux jeunes de ce qu'ils cherchent, de ce qu'ils espèrent, de ce qu'ils craignent, de ce qu'ils ignorent. Les Américains, les Allemands, les Anglais et les Danois publient de tels livres depuis des décennies, ils reconnaissent à leur jeunesse le droit et le mérite d'exister. En France, dès qu'on publie des romans pour adolescents on risque le mépris ou la censure. Mais, si la voie est étroite, elle est aussi en friche, tout est à faire ». Apparemment ce n'était pas si évident que ça au niveau de la liberté de vos choix ?

**C.G.** : Il a fallu les imposer. Mais c'est normal dans le mode de fonctionnement des maisons d'édition, avec leurs comités de lecture : dès qu'il existe un comité de lecture, on obtient un consensus « mou ».

**A.L.-J.** : Vous avez donc choisi seul tous les romans que vous avez publiés, y compris pour les auteurs étrangers ?

**C.G.** : Non, nous étions deux. Il ne faut pas oublier le rôle essentiel de Christine Baker qui choisissait et faisait les achats étrangers pour les pays anglo-saxons. Plus des livres que je suis allé chercher moi-même ailleurs – au total à peu près quatre titres par an. C'est ainsi que j'ai trouvé *Que Cent fleurs s'épanouissent*, un roman magnifique de Feng Ji Cai, pour lequel j'ai travaillé avec les traductrices. Mon idée était de choisir des auteurs pas forcément catalogués « jeunesse » et de leur passer commande. Un contrat pour « Page blanche » était ce qu'on trouvait de mieux payé en édition jeunesse à l'époque – 20 000 Francs à l'époque, pour partie à la commande, pour partie à la publication...

**A.L.-J. :** Vous aviez effectivement les moyens de faire venir à vous les auteurs. Vous avez reçu là un soutien fort de votre éditeur.

**C.G. :** Oui, et les auteurs touchaient 8 % de droits... pas comme aujourd'hui ! De plus c'étaient de beaux livres. Et je pouvais passer des commandes. Cela m'a permis de faire connaître Jean-Paul Nozière, Yves Heurté, Hubert Mingarelli qui m'a apporté son premier texte, *Le Fils du vent*, ou Jean-Noël Blanc avec *Fil de fer la vie...* quelques chefs-d'œuvre n'est-ce pas ?

**A.L.-J. :** Vous accompagniez beaucoup vos auteurs ?

**C.G. :** Oui, Hubert Mingarelli, par exemple, m'a envoyé son manuscrit, j'ai lu les deux premières pages et j'ai senti qu'il y avait quelque chose. Je lui ai corrigé et je lui ai donné un ou deux conseils pour orienter sa réécriture. Hubert m'a remercié et a retravaillé. Ensuite avec lui c'était parti pour la vie !

**A.L.-J. :** Vous avez dirigé cette collection combien de temps ?

**C.G. :** Pendant huit ans je pense.

**A.L.-J. :** Parmi tous ces romans que vous avez fait découvrir, vous avez sans doute éprouvé, comme directeur de collection, une émotion particulière pour certains d'entre eux ?

**C.G. :** *Que cent fleurs s'épanouissent* bien sûr, sur lequel j'ai beaucoup travaillé. Mais il y en a plein d'autres que je pourrais citer... Au bout d'un moment on a commencé à me faire savoir, dans la Maison, que je ne publiais que des livres « tristes ». Ce qui n'est pas faux dans la mesure où les sujets que je choisisais tournaient le plus souvent autour de l'enfance maltraitée. *Fil de fer la vie* est emblématique. Mais c'était effectivement mon parti pris et, d'un autre côté, trouver des livres drôles intéressants, c'est extrêmement difficile !

**A.L.-J. :** En tant qu'auteur vous avez également ouvert le champ de la production romanesque pour la jeunesse en France sur le thème de la Déportation et de la Seconde Guerre mondiale...

**C.G. :** Pas tout à fait puisqu'on avait déjà publié *Sur la tête de la chèvre* d'Arenka Siegel.



Feng Ji Cai : *Que cent fleurs s'épanouissent*, Gallimard Jeunesse, 1990 (Page blanche).  
Couverture de Yan Nascimbene.

Ci-dessus la couverture définitive,  
ci-dessous la couverture refusée



**A.L.-J. :** Votre trilogie *La Maison vide*, *Rue de Paris* et *Hôtel du retour* a quand même marqué un tournant.

**C.G. :** Je n'en avais pas conscience à l'époque car c'est lié à mon histoire ; c'est conjoncturel. J'avais une quarantaine d'années, j'avais commencé à réfléchir et à avoir envie d'écrire sur l'histoire de ma famille. Ceci dit je n'y traite pas directement de la Déportation mais de sa mémoire pour la génération d'après-guerre.

**A.L.-J. :** C'est vrai. Vous aviez d'ailleurs publié en 1981 au Mercure de France, un roman autobiographique, *Les Réparations*, dans lequel on apprend qu'en fait vous êtes né après la guerre, en Palestine.

**C.G. :** C'est mon premier roman pour adultes. Je l'ai ensuite fait rééditer au Seuil où je travaillais.

**A.L.-J. :** Dans la trilogie, vous vous adressez à des jeunes lecteurs et j'aimerais avoir votre point de vue sur la façon dont un auteur peut aborder ces sujets douloureux, graves, voire révoltants, car *La Maison vide* évoque un drame historique mais raconte aussi un drame personnel, celui du jeune narrateur qui se retrouve seul, accablé par la culpabilité. Comment procédez-vous ?

**C.G. :** Je me pose toujours la question de savoir à qui je m'adresse. Et, quand on me parle des « adolescents », je demande toujours « Ces adolescents, ils ont quel âge ? ». Entre 13 et 18 ans ils ne s'intéressent pas du tout aux mêmes problématiques. La collection « Page blanche » proposait des romans sans illustrations, qui s'adressaient à « on ne sait pas très bien qui » : tantôt les plus jeunes – pré-adolescents –, tantôt les plus vieux, ou de préférence aux uns et aux autres. Mais en écrivant le plus simplement possible. Ce qui est ma façon d'écrire de toute façon. En même temps, pour *La Maison vide*, je voulais faire ressentir les choses au lecteur. Si un roman ne transmet pas d'émotion – quelle qu'elle soit, y compris esthétique – il ne sert à rien. Autant aller jouer au foot... Et quand j'écris un livre cela répond à une nécessité, une évidence. C'est un roman dont la construction est hyper compliquée, alors que je ne l'ai pas pensé « compliqué ». Je l'ai écrit d'un coup, en trois mois ! Et Je n'ai jamais été aussi angoissé en écrivant un livre. J'écris par nécessité, pas par devoir – de mémoire, par exemple...

**A.L.-J. :** Pourtant, comme directeur de collection, on peut considérer qu'on a des responsabilités, comme celle de traiter d'un certain nombre de sujets ?

**C.G. :** C'est vrai, avec le recul, je me rends compte que j'ai balayé, dans les deux collections que j'ai dirigées, de grands moments de l'Histoire contemporaine – on m'en laissait la possibilité – mais je crois que ce qui me tient le plus à cœur c'est l'enfance maltraitée, la défense et les droits des enfants.

**A.L.-J. :** Quels sont les périodes et les thèmes de l'Histoire contemporaine qui ont été abordés ?

**C.G. :** Dans *Si tu veux être mon amie*, on trouve, par exemple, les deux discours opposés d'une Palestinienne et d'une Israélienne, dans *Un été algérien*, à travers les personnages des deux amis, les deux points de vue en Algérie pendant la guerre.

**A.L.-J. :** D'ailleurs *Le Ville de Marseille*, du même auteur mais publié ensuite, se situe, lui, du côté des colons en train de quitter l'Algérie.

**C.G. :** Ce titre-là est paru au Seuil Jeunesse. Comme j'ai dirigé deux collections de suite, assez similaires, les auteurs m'ont suivi. C'est d'ailleurs moi qui ai encouragé Jean-Paul Nozière à écrire cette « suite ».

J'ai publié aussi le roman de Thierry Jonquet qui se situe pendant la guerre Iran-Irak, *Un enfant dans la guerre* – sur ces gamins qu'on a envoyé se faire tuer, délibérément. Ainsi que *La Lumière volée* de Mingarelli, sur le Ghetto de Varsovie. Et puis *Nuremberg 46*, de Jacques Mazeau, un huis clos qui évoque le procès. Ou ce livre que j'ai repris au Mercure de France, de Ian Obersky, autour de la Déportation, *Années d'enfance* – il avait 5 ans et demi quand il a été déporté, et il y raconte ses souvenirs. Ou encore *Les Enfants de la huitième forêt* d'Els Pelgrom, que j'aime beaucoup.

**A.L.-J. :** En fait vous avez accompagné la collection « Page blanche » presque jusqu'à sa fin, puisqu'elle s'est arrêtée en 2000 ? Qui vous a succédé ?

**C.G. :** Jean-Philippe Arrou-Vignod. J'ai fait la même chose que Geneviève Brisac, je lui ai laissé une série de projets en cours pour « Page blanche » mais c'est lui qui a créé « Page noire ».

**A.L.-J. :** 150 titres au total, un beau catalogue. D'autant que Gallimard est un éditeur qui entretient son fonds.

**C.G. :** Pour moi c'est une évidence, le B-A BA : un éditeur, un directeur de collection doit travailler pour fabriquer du fonds.

**A.L.-J. :** Vous faisiez passer déjà des titres en « Folio Junior » ?

**C.G. :** Oui. *La Maison vide*, par exemple, est passé en « Folio Junior édition spéciale », avec une annexe rédigée par Claude Ganiayre. La série des « Folio Junior édition spéciale » était destinée à une utilisation en classe. Gallimard Jeunesse n'avait pas de secteur parascolaire, et/ou scolaire. Donc il y avait la bande « d'auteurs-maison » qui faisait des questionnaires – du genre QCM, avec cases à cocher – qui m'énermaient beaucoup : « Le costume de Babar est-il jaune, vert ou rouge ? ». Pour mon roman, j'avais expliqué à Claude Ganiayre : « Je ne veux pas de questions, ni de réponses toutes faites » ! Ce livret a été supprimé des éditions ultérieures et je trouve ça dommage. Aujourd'hui, dans la nouvelle collection « relookée », il n'y a plus de livrets du tout.



Marie Brantôme :  
*Avec tout ce qu'on a fait pour toi*,  
Seuil, 1995 (Fiction).  
Couverture de Jeffrey Fisher

**A.L.-J. :** Pourquoi avez-vous quitté cette magnifique collection, et le travail visiblement intéressant que vous faisiez là ?

**C.G. :** Pour la raison suivante : il y a à l'intérieur des maisons d'édition une coupure radicale entre le secteur jeunesse et le secteur adultes. Or j'ai toujours considéré les romans publiés en « Page blanche » et en « Fiction » comme des livres de passage d'un âge à l'autre. Les auteurs eux-mêmes pouvaient écrire pour les deux publics. Mais, chez Gallimard, on a toujours refusé que des auteurs pour la jeunesse passent du côté « adultes », alors que dans l'autre sens c'était possible ! Et puis il y avait de fortes dissensions entre Pierre Marchand et Antoine Gallimard. Mon projet était alors de créer une collection chez Gallimard en sollicitant des auteurs qui écrivaient sur des faits de société – à cette époque, en fait, il n'y avait que dans le roman policier que ces sujets étaient abordés. Antoine Gallimard était d'accord. J'ai rencontré des gens comme René de Ceccatty, Didier Daeninckx, Rafael Pividal, Thierry Jonquet, François Bon, François Coupry... Au dernier moment, Antoine a fait machine arrière sans le dire vraiment ! J'ai claqué la porte et je suis parti au Seuil, au moment où cette maison créait le secteur Jeunesse, sous la direction de Jacques Binstock. En 1998-99 j'ai créé de toutes pièces « Fiction ». Les auteurs avec lesquels j'avais déjà travaillé m'ont tous suivi. C'était une époque où la production n'était pas « folle » comme aujourd'hui. Je publiais – chez Gallimard et au Seuil – entre dix et douze livres par an, pas davantage, ce qui permettait un suivi de qualité. J'avais le temps de lire, de corriger, de discuter avec les auteurs : faire un vrai travail d'éditeur.

**A.L.-J. :** Je suppose qu'on vous a laissé une totale liberté pour lancer « Fiction » ?

**C.G. :** Absolument. Mais rapidement la même question s'est posée : les auteurs qui écrivaient pour « Fiction » pouvaient constituer un vivier d'auteurs pour le secteur adulte – il y avait une collection de romans intéressante, « Cadre rouge ». De façon étonnante, il a fallu que je m'en aille du Seuil, après avoir beaucoup bataillé, pour qu'Hubert Mingarelli soit publié en « Cadre rouge » ! C'est complètement absurde. Mais, en même temps, j'expliquais aux auteurs – pour ceux qui avaient le

choix – la chose suivante : « Si vous publiez votre roman du côté adultes et qu'il ne marche pas, vous en vendrez 700 exemplaires. Moi je peux vous assurer, en jeunesse, au moins 5 000 ou 6 000 exemplaires ».

**A.L.-J. :** C'était la moyenne des ventes ?

**C.G. :** Cela dépend des titres évidemment et ça a fluctué au fil des années. Au début de « Page blanche », les livres se sont très bien vendus, moins sur la fin, entre autres parce qu'ils étaient très chers. Je sais en tout cas que *La Maison vide*, en première édition, a tourné autour de 60 000 exemplaires ! Je crois qu'aucun livre ne s'est vendu à moins de 5 ou 6 000 exemplaires, sans compter qu'après il y avait les reprises en poche – le premier tirage en poche se situait entre 10 et 15 000 exemplaires.

**A.L.-J. :** Cette littérature pour adolescents a donc trouvé un public.

**C.G. :** Bien sûr. Et les livres, une fois épuisés dans le premier tirage, ont été conservés au catalogue. Quand j'ai lancé la collection au Seuil quatre titres sont sortis en même temps, dont celui de Marie Brantôme, *Avec tout ce qu'on a fait pour toi*. Et son succès a été incroyable : 40 000 exemplaires vendus !

**A.L.-J. :** Ah oui ? C'est un très beau roman, mais pas si facile, parce que ça se passe dans les années 1950, une époque qui pouvait paraître lointaine pour les lecteurs des années 1980.

**C.G. :** Mais ce roman est d'une qualité remarquable et c'est un peu *Vipère au poing*, une histoire qui touche les jeunes... Dans cette collection j'ai pu me permettre de publier tous les livres de François Bon, qui parlaient vraiment de la société actuelle : *30 Rue de la poste*, *Autoroute* et *Phobos*. *Phobos* est né d'un atelier d'écriture de François dans une cité de Montpellier, avec de grands adolescents, quasiment adultes. Leur cité avait été rasée et il avait fait un travail de mémoire, en les interrogeant, en leur faisant écrire leurs souvenirs. Quand il m'a appelé pour me raconter ce qu'il était en train de faire, je lui ai immédiatement proposé de le publier. Et, à ma surprise, ce livre s'est très bien vendu. Je suis assez fier de moi.

**A.L.-J. :** C'est dans cette collection aussi qu'est paru *Le Monde de Sophie* ?

**C.G. :** Non, même si la couverture était également de Jeffrey Fisher.

**A.L.-J. :** Ce livre a été un véritable phénomène éditorial, par rapport à ce qu'on pensait être la littérature pour la jeunesse. Un OVNI qui a eu un succès incroyable. Pas seulement en France...

**C.G. :** Oui, mondialement. D'ailleurs personne n'a compris. Après ils ont essayé de fabriquer un faux OVNI, sur l'histoire des religions : *Le Monde de Théo* ! Toutes les couvertures étaient faites par Jeffrey Fisher, de même que c'était Nascimbene qui faisait les couvertures de « Page blanche ». Mais chez Gallimard Jeunesse je n'avais aucun droit de regard. Pierre Marchand décidait.



Nous avons même eu un conflit sur un titre, *Que cent fleurs s'épanouissent*. Yan Nascimbene avait fait une autre proposition, bien plus intéressante. Le travail avec lui était formidable : il lisait les textes avec beaucoup d'attention et ses couvertures sont magnifiques. Par contre, au Seuil, je traitais directement avec Jeffrey Fisher. Je lui disais ce que je voulais voir, je lui donnais trois ou quatre entrées et il me faisait des propositions – des *ruffs*. C'était simple.

**A.L.-J. :** Aujourd'hui vous continuez votre travail d'auteur et d'éditeur : vous dirigez, chez Gallimard, la collection « Folio Junior – Les Universels » orientée vers la transmission d'un patrimoine littéraire et culturel. Comment expliquez-vous ce choix ?

**C.G. :** C'est parti d'une idée qui m'était chère depuis longtemps mais dont la réalisation était trop coûteuse à l'époque, faute d'outils techniques appropriés. Je souhaitais montrer comment la littérature et les arts pouvaient se rencontrer. Et, d'autre part je m'interrogeais sur les classiques qu'on donnait à lire aux jeunes, expérience que j'ai vécue en tant que professeur de Lettres. C'étaient des versions tellement vieillies que c'en était catastrophique : faire lire *L'Odyssée* dans les traductions de Bérard ou *Le Roman de Renart* dans l'édition Paulin – qui date de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle... n'avait aucun sens. Et l'apport d'une illustration des textes par des peintres me semblait très intéressant. J'ai donc engagé un travail de traduction de ces œuvres de notre patrimoine pour cette collection « Folio Junior – Les Universels », dans laquelle il existe des ouvrages magnifiques. « Folio Junior Classiques » en reprend certains titres... Moi je fabrique le fonds. Chaque ouvrage demande deux ans de travail préparatoire...

**A.L.-J. :** Vous œuvrez à transmettre le patrimoine en somme ?

**C.G. :** Oui, même si je ne sais pas ce que ça deviendra. En tout cas, j'aurais fait ce qui me semble essentiel comme éditeur pour la jeunesse, constituer un fonds.

**A.L.-J. :** Dans votre parcours, vous avez tenu la chaîne par les deux bouts : la création littéraire contemporaine et les grands récits des origines.

**C.G. :** Oui, tout ce qui a permis de poser les fondements de la littérature et de l'art dans nos civilisations : *La Bible*, *Le Coran*, *Les Contes des Mille et une nuits*, *Les Niebelungen*, la mythologie hindoue et chinoise, etc. La boucle est peut-être bouclée.

**web** [www.lajoieparleslivres.com](http://www.lajoieparleslivres.com)

consultez les archives de la revue sur notre site :

La Revue des livres pour enfants, n°119-120, mars 1988 et n°134-135, septembre 1990 :

« Tête à tête avec Claude Gutman »

n°210, avril 2003 : « Rencontre avec Yan Nascimbene »